

« UN MELANCOLIQUE DANS LE LABYRINTHE »

(„Polityka” N° 1, 01.01.2000r.)

*Zdzislaw Beksinski - né en
1929 à Sanok. A débuté par
la photographie artistique,
puis pratiquait la sculpture
abstraite et le dessin. Après
1974 il s'est entièrement*

*consacré à la peinture. La
célébrité lui est venue de
ses tableaux qu'il appelle
lui-même des
photographies des visions.
Depuis quelques années
crée aussi des
photomontages sur
ordinateur. Habite à
Varsovie.*

Conversation avec le peintre Zdzislaw Beksinski

Interviewés, les peintres déclarent généralement qu'ils manifestaient des dons plastiques dès leur enfance. Vous aussi ?

Aussi. A l'école je passais même pour un „wunderkind” Je dessinais comme un fou, et ma création enfantine allait dans deux directions. La première, officielle, avait le caractère martyrologue. Je prenais l'exemple sur Grottger en créant des scènes dramatiques avec les maquisards de Armée Nationale ensanglantés.

L'autre direction, non officielle, créée pour mes propres besoins et celles de mes copains remplaçait le „Playboy” qui n'existait pas à cette époque. Une fois, lors du catéchisme le prêtre a découvert ces dessins et a tonné du haut de la chaire : „Il y en a parmi vous un, qui fait des dessins hideux. Je t'avertis : tu mourra, et ces dessins vont encore scandaliser les générations à venir. » Aujourd'hui je pense qu'il a été le premier à m'avoir jugé correctement et m'avoir prédit l'avenir du peintre.

Mais finalement vous avez abandonné l'esthétique de Grottger?

En 1948 j'ai visité à Cracovie une Exposition de l'Art Moderne. Je me suis alors rendu compte qu'il y avait là quelque chose que je ne comprenais pas, qui me dépassait, mais qui m'attirait extraordinairement. Alors je me suis mis à douter de ma précédente « création ».

Et en signe de déception vous avez décidé d'étudier l'architecture. Mais les études ne vous ont pas attiré ?

Je les ai bachoté sans enthousiasme. C'était l'époque de social réalisme, vous vous souvenez, national dans sa forme et socialiste dans son contenu. C'était le trend officiel. Alors qu'officieusement les étudiants se passionnaient pour des nouveautés, lisaient en secret les revues architectoniques trafiquées clandestinement de l'Occident. Moi j'ai été emballé par Gaudi, qui, pour le régime, était l'expression même de la dégringolade et de la décadence et pour mes collègues une horrible sécession désuète.

A la fin des études c'est l'obligation de travail qui attendait le diplômé ingénieur.

D'abord à l'Entreprise de la Petite Production à Cracovie. Je vérifiais là les factures des chantiers. Puis je suis devenu contremaître et inspecteur dans des chantiers. Ca a duré trois ans, jusqu'à ce que je remplisse mon devoir de travail et ... sois mis à la porte, car je m'occupais davantage de la peinture que de la construction.

Vous êtes devenu un créateur au chômage.

Je travaillais un peu, par intermittence, au Musée de la Construction Populaire. En général toutefois je passais pour de la honte de la ville. Plusieurs années après on m'a montré une ou deux fois à la télévision. Je suis donc passé au sein de l'équipe nationale du lieu et aujourd'hui je ne suis plus la honte, mais la fierté de la ville. Mais les anciennes traumatismes demeurent et quand je suis à Sanok, je rase les murs pour ne pas être reconnu.

Vous avez aussi travaillé dans une usine des autobus.

Au début des années 60 nous avons construit un nouveau model de microbus et le nom de l'ingénieur Beksinski est même paru dans « Polityka ». C'était une excellente sinécure. Je percevais 1385 zlotys par mois et avais beaucoup de temps libre pour peindre. Hélas, je ne m'appliquais pas et avec le temps je ai été muté dans l'atelier de peinture avec l'espoir que, dégoûté, je démissionnerai moi-même.

Mais l'atelier de peinture ça sonne déjà un peu mois rébarbatif.

A l'atelier nous peignons des pancartes pour des défilés. J'avais pour chef un petit ivrogne qui, pour arrondir les fins de mois, peignait des petits paysages qu'il vendait 20 zloty pièce (le prix était calculé avec précision : c'était celui d'une bouteille de vodka et d'un petit pain). Il travaillait avec une méthode moderne. Ainsi il plaçait 20 cartons, puis

peignait d'abord le ciel, puis les nuages, la ligne de l'horizon, la forêt, les cabanes et à la fin l'arbre. Une fois je lui ai peint un nuage. Il m'a regardé avec stupéfaction et a poussé : « Et m... vous avec une touchée de Kossak ». Et c'est ainsi qu'a débuté notre collaboration.

Quand est-ce que vous avez commencé à vivre de la vente de vos propres travaux ?

Seulement en 1973, alors que j'avais déjà 43 ans. Janusz Bogucki m'a organisé une exposition à Varsovie. J'y ai exposé des paysages métaphysiques et je crois que Bogucki ne l'a pas apprécié beaucoup, car il se souvenait de moi comme de l'avant-gardiste. Il l'a pris toutefois pour un happening, une plaisanterie picturale. Les musées achetaient alors des tableaux pour des prix allant de 15 à 20 mille zlotys. J'ai mis pour les miens les prix au niveau de 3 mille et certains même à 2 mille, car même cela étant pour moi beaucoup d'argent. Et il s'est trouvé que j'ai tout vendu. Puisque l'exposition a eu lieu dans la Galerie du Conseil pour le Mouvement Artistique Amateur qui était non commerciale, les

transactions se déroulaient dans les toilettes. J'ai gagné plus de 40 mille zlotys et me suis senti un richard. Mais ce n'était pas fini. Après l'exposition on a commencé à me bombarder de coups de téléphone de la part de divers salons de la DESA avec des demandes de nouveaux tableaux. J'ai augmenté les prix à 8 mille zlotys, en me disant que personne ne va acheter. Après une semaine tout a été vendu. Les suivants je les ai mis à 15 mille zlotys. Il y a peu je n'avais pas un rond, et maintenant je sentais que je pouvais m'offrir la ville de Sanok toute entière.

Mais au lieu de l'acheter vous avez décidé de la quitter.

C'est le sort qui en a décidé. En 1977 la ville a pris la résolution de supprimer certaines vieilles demeures, qui enlaidissaient le chemin menant au Centre du Parti à Arlamow et le choix est tombé sur notre cabane. Entre parenthèses soit dit, j'ai été à cette occasion témoin d'une scène comme sortie de livres de Gogol. Les bureaucrates municipaux roulaient lentement en voiture et indiquaient du doigt les maisons à supprimer, et à côté

marchait un goujat avec de la peinture rouge et marquait les demeures à anéantir. J'ai choisi Varsovie car c'est ici que je vendais mes tableaux et j'étais fatigué de devoir les traîner sans cesse à la gare des chemins de fer. D'autant que les deux uniques cochets de Sanok étaient continuellement ivres et on ne pouvait pas compter sur eux.

En 1984 vous vous êtes lié pour plusieurs années avec le marchand parisien Piotr Dmochowski, en disparaissant pratiquement du marché polonais de l'art.

Quand il est apparu chez moi, il n'était nullement un marchand mais avocat, intelligent et sensible à l'art qui désirait ouvrir une galerie d'art polonais à sa femme à Paris. A cette époque je soupçonnais qu'il représentait un Français anonyme, mais ça m'était égale. En Pologne c'était l'Etat de Guerre, le marché de l'art était pratiquement mort, et moi je devais nourrir ma famille. Il s'est trouvé par la suite que l'élus Beksinski devait travailler pour tout l'art polonais.

C'est louable.

A condition que ce soit un professionnel qui prenne les choses en main. Alors que Dmochowski avait de bonnes intentions, mais une maigre notion du marché de l'art. Dès la première exposition de mes travaux à Paris il a fixé les prix à un niveau absurde et bien sûr nul n'a rien acheté. Je me suis dit qu'il est devenu fou et probablement les autres, qui sont venus à la galerie, ont du se dire la même chose. Il m'a confié par la suite qu'il voulait m'impressionner ainsi. Il faisait des choses qui me remplissaient d'effroi. Par exemple il s'adressait à des personnalités polonaises connues à commencer par Jelenski et Milosz et en passant par Wajda et Polanski (je ne suis pas sûr s'il n'a pas écrit à Wojtyla) avec pour slogan : « Les pauvres parents de la culture européenne – unissez vous ! Il y a un nouveau Polonais dans l'action. Il faut l'épauler. » Il embêtait chacun qui achetait mon tableau. Il s'est même imaginé que l'introduction au catalogue écrira Walesa et a entrepris des démarches dans ce sens. Quand je l'ai appris, j'ai immédiatement téléphoné à Paris et lui ai dit « Si vous voulez 25 tableaux de dédommagement pour la

rupture de notre contrat vous les avez déjà ». Il ne pouvait pas comprendre mon indignation. « Mais en Occident tout le monde le connaît » - cherchait-il à me convaincre.

Il croyait en votre talent.

Beaucoup trop même. Il courrait avec mes tableaux au Centre Pompidou et s'étonnait qu'ils n'eussent pas intéressés. Et puis il voulait obstinément que je peigne dans le même style qu'auparavant, alors que ma conscience esthétique évoluait en ce temps-là et j'avais déjà envie de créer des tableaux tout à fait différents. A sa demande j'ai réchauffé quelques vieux plats. Mais pour des Français qu'ils soient anciens ou nouveaux, de toute manière ils étaient indigestes. Eux ils ont vu mes tableaux exclusivement par le prisme d'Auschwitz, de la martyrologie nationale, des partages de la Pologne etc. Et moi, cher Monsieur, je suis un mélancolique qui se sent proche de Kafka, d'existentialisme et des trucs comme ça. Non, c'était un malentendu total. Moi j'ai espéré par ce contrat de

gagner lentement mais régulièrement ma vie, alors que lui voulait faire de moi la méga star.

Et il l'a presque réussi. Je pense à la très connue transaction avec les Japonais à qui Dmochowski a vendu en 1990 59 de vos tableaux pour –paraît-il – un million de dollars.

Et eux, ils sont ensuite venus chez moi avec une attaché case comme dans des films de gangsters, pleine d'argent (je le dis pour l'avoir vu) et m'offraient 40 mille dollars par tableau. Ils tentaient, ils tentaient et puis ils sont disparus. Un temps après ils ont organisé une exposition de mes travaux à Osaka et m'ont envoyé une cassette vidéo. C'était comme dans Monty Python. Une porte en acajou avec une plaque en or avec l'inscription « Beksinski », et derrière la porte les cordes en velours pour séparer les spectateurs des tableaux. Une pompe plus grande qu'au Louvre. Et puis toute trace d'eux et des tableaux a disparue. Je suppose qu'il s'est agi de blanchiment d'argent.

Vous avez persévéré dans la collaboration avec Dmochowski jusqu'au 1994.

N'oubliez pas qu'il était juriste et savait comment préparer un contrat. Il avait l'exclusivité pour tous mes travaux. Je ne pouvais rien vendre à personne et le temps aidant j'ai commencé à passer en Pologne pour un grippe-sous qui a fait fortune et ne veut pas donné le plus menu de ses tableaux à une œuvre de charité.

Déjà dans les années 80 vos tableaux sont devenus plus picturaux, moins anecdotiques. Depuis quelques années un nouveau jeu vous a accaparé : le photomontage sur ordinateur. Vous continuez toujours à chercher du nouveau dans l'art ?

On pourrait ajouter : malgré les soixante-dix ans sur le dos... Mais c'est moins une recherche qu'un retour. Je rêvais au photomontage dans les années 50. Je suis revenu à

cette idée dans les années 70, en même temps que j'ai déménagé à Varsovie. Je voulais installer la chambre obscure dans ma salle des bains, mais j'habitais avec ma femme, ma mère et ma belle-mère et à chaque instant quelqu'un voulait y entrer.

Mais justement dans les années 50 vous faisiez d'excellentes photos artistiques, très modernes.

Et pourtant je me sentais limité par ce que je devais opérer avec la vision du monde extérieur. Or, du temps de Gomulka, il ne s'y passait rien d'intéressant. Que pouvais-je faire ? Emigrer, voyager à travers le monde et photographier les guerres et les cataclysmes ? Il n'en était pas question, je tenais trop à mon confort. Je pouvais aussi chasser sur le champ des drames quotidiens : un accident de la route, les larmes de quelqu'un etc. Mais en tant qu'homme timide par nature je n'osais pas sortir mon appareil dans de telles situations. Il me restait d'inventer des situations et de les photographier.

Jusqu'au moment où j'ai estimé qu'il est bien plus facile et commode d'inventer un tableau et de le peindre.

Et pourtant vous êtes revenu à la photographie. Le pinceau vous a-t-il dégoûté ?

Je peins toujours. Et puis j'ai été séduit par les possibilités que donne l'appareillage de l'ordinateur, le fait que je ne devais plus obscurcir la chambre, barboter dans des réactifs, occuper la moitié de la pièce avec des installations. D'ailleurs la photographie a quelque chose en soi qui ne peut être reproduit même dans la peinture hyperréaliste. Certains estiment que j'ai choisi la voie de facilité. Cliquer ici et là, et le travail est fait. Mais ce n'est pas vrai. Le travail sur l'ordinateur exige la connaissance des programmes, qui ne sont pas toujours faciles à manier, et un capital de travail et de temps égal à celui la peinture. Personnellement j'ai plus de facilité à travailler avec la toile qu'avec le monitor. Je le prends toutefois pour un jeu d'un monsieur senior. Je n'ai encore gagné un seul zloty là-dessus, j'ai tout laissé dans le réseau, je me suis dit : « que mon art passe sous les

chaumières ». Ces travaux sont sur Internet, chacun peut les imprimer. Quand j'ai besoin d'argent je vends un tableau.

Suivez-vous le travail créatif des autres peintres?

Je ne fréquente pas les expositions, je ne regarde pas les albums. Pour moi l'art se divise en deux : celui qui ne m'intéresse pas et celui qui est proche de mes expériences. Le premier, je ne le regarde pas, car à quoi bon. Le second je ne le regarde pas non plus car le plus souvent il me paraît meilleur que le mien. Je deviens alors jaloux, furieux et perds l'envie de travailler. Je préfère donc me laisser mijoter dans ma propre sauce, car j'ai alors au moins l'impression que je suis l'unique et inimitable.

Où voyez-vous l'avenir de l'art?

Dans la réalité virtuelle, créée par des artistes pour des gens ordinaires. Dans des univers artificiels qui, dans l'édition de Starowieyski peuvent être des jardins de délices, et dans l'édition de Beksinski – des labyrinthes sans issu.

Et où voyez-vous votre propre avenir artistique?

Dans le travail sur des choses qui me font plaisir. Je suis tenté par la musique concrète. Jadis je créais à l'aide des magnétophones, et aujourd'hui – à l'aide de l'ordinateur. Il n'est pas exclu que je joue encore avec cela. Toutefois en tant que mélomane juré je connais trop bien les sommets, à commencer par Bach et à finir par Mahler, pour ne pas me rendre compte qu'en tant que compositeur je n'étonnerai pas le monde.

Je vous remercie pour cette conversation.

Conversait Piotr Sarzynski

